

Comme le lynx

La littérature est inutile. Exercices de lecture de Gilles Marcotte. Boréal, « Papiers collés », 233 p.

Pierre Popovic

Number 232, May–June 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63325ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Popovic, P. (2010). Review of [Comme le lynx / *La littérature est inutile. Exercices de lecture* de Gilles Marcotte. Boréal, « Papiers collés », 233 p.] *Spirale*, (232), 49–51.

Comme le lynx

ESSAI

PAR PIERRE POPOVIC

LA LITTÉRATURE EST INUTILE. EXERCICES DE LECTURE de Gilles Marcotte

Boréal, « Papiers collés », 233 p.

La *littérature est inutile* est un recueil de textes écrits au cours des dix dernières années. Il y a là une dizaine de papiers courts parus dans *Le Devoir*, des essais donnés à des magazines culturels (*L'Actualité*) ou à des revues littéraires (*L'Inconvénient*), des préfaces d'œuvres rééditées et des contributions accordées à des ouvrages collectifs, quelques études plus longues naguère confiées à des revues spécialisées (*L'atelier du roman*, *Voix et Images*), trois inédits (sur Sylvain Garneau, André Major et Pierre Vadeboncœur). Le titre, qui est aussi celui du texte d'ouverture, a pour but d'unifier sous sa bannière les proses qu'il fédéralise, mais il n'y parvient que partiellement. En fait, ce qui donne au recueil son unité, c'est la signature de son auteur et sa manière d'aborder les matières dont il traite.

SUR L'ERRE D'ÉCRIRE

Cette manière consiste à désigner une mauvaise lecture, ensuite à la combattre par la combinaison de deux moyens.

Il s'agit d'abord de nommer une évidence,

essais, des lectures modernistes de la littérature québécoise. Sylvain Garneau, par exemple, écrit en vers réguliers au début des années 1950. C'est assez pour qu'il ne soit pas vraiment lu et qu'il soit catalogué dans les poètes mineurs. Or, un examen attentif des vers révèle une densité sémantique étonnante dans certaines séquences, d'où émerge un « charme » produit par une vision hallucinée de la solitude jetée au milieu d'un décor urbain constellé de traces oniriques. La poésie de Sylvain Garneau échappe de la sorte à l'opposition statique du traditionnel et du moderne.

Le second moyen relève d'une sorte de ruse herméneutique. À un moment donné, sur son erre, la lecture se met à contourner le massif du texte, elle isole soudainement des éléments *a priori* secondaires et s'attache à montrer qu'ils prouvent que les lectures reçues ont négligé des tensions sémantiques majeures. De ces éléments il est ainsi

... ce qui donne au recueil son unité, c'est la signature de son auteur et sa manière d'aborder les matières

c'est-à-dire une lecture admise, entrée dans les mœurs, puis de montrer qu'elle est réductrice et qu'elle rate la littérature. C'est principalement le lot, dans ces

glissé vers une insatisfaction, dont il importe de retrouver pas à pas la cause exacte jusqu'à ce qu'apparaisse une lecture autre, respectueuse celle-ci de la



charge polysémique de l'objet étudié. L'essai consacré à Pierre Vadeboncœur est typique de cette méthode. Deux pages d'abord pour rappeler les grands thèmes dont la critique passée a dit qu'ils estampillaient tout l'œuvre de l'auteur de *La ligne du risque*, puis l'isolement de trois phrases (« *Le moi est celui qui est peu* »; « *L'art, bon gré, mal gré, devra comparaître* »; « *La preuve par Beethoven* ») dont l'examen conduit à repérer en contrefil desdits grands thèmes la présence lancinante d'un doute sur l'ancrage de l'art dans la réalité et l'invention toujours incertaine, mais aussi rieuse, d'un monde second, plus intime, dont les lois ne sont pas celles du monde social tel qu'il va.

Ces deux moyens combinés donnent des vivacités au commentaire. Celui-ci est alerte, parce qu'il met du sens en mouvement et parce qu'il a lui-même une histoire dont chaque essai est la chronique vivante. De nombreux traits stylistiques sont au service de ce dynamisme.

Dissémination de paradoxes bien montés : « *Il faut faire beaucoup de littérature pour que se dissipe l'impression de littérature* » ; « [...] ils [des romans de F. Noël et de R. Ducharme] se posent comme des machines de guerre dirigées contre la littérature. Avec [...] les moyens mêmes de la littérature. » Allusions culturelles et littéraires inscrivant le texte étudié dans une histoire de l'écriture qui le dépasse mais le situe : telle prose de Roland Giguère est « venue des lointains du romantisme [mais a été] assouplie par Baudelaire, Rimbaud, Breton, Michaux, Éluard » ; telles références à Dieu chez Claire de Lamirande ont peut-être aussi un peu de résonance chez Georges Bernanos ou Graham Greene. Le ton ? Professoral, pédagogique, ainsi que le démontrent les impératifs de connivence : « Voyez cette chose [...] » ; les avertissements bienveillants : « Vous passez vite, et c'est raté, vous n'avez pas lu » ; les autocorrections ostentatoires : « Et puis non. Je reprends » ; les insistances sur les moments importants et la création d'un « nous » de séminaire : « Il y a là, oui, disons-le, [...] », « Lâchons le mot [...] » ; les interrogations oratoires : « Modestie feinte ? Jacques Ferron [...] » ; les

taires, lesquels, c'est trop connu, ont perdu tout contact avec la vraie nature des choses.

L'INUTILITÉ

La littérature est l'objet d'une thèse, résumée par la formule « La littérature est inutile », développée dans les sections du recueil qui ont assez d'espace pour donner lieu à des interprétations détaillées.

La question de l'utilité ou de l'inutilité de la littérature n'est guère neuve et a été mille fois traitée. Variant en raison des critères d'évaluation adoptés par les auteurs et les critiques, les innombrables réponses qui lui ont été apportées fourniraient matière à une copieuse anthologie. S'y rencontreraient les noms de Germaine de Staël, Hugo, Baudelaire, Sand, Gautier (la célèbre préface à *Mademoiselle de Maupin*) ; s'y croiseraient les tenants de l'art pour l'art et Zola pour les contredire, et Proust, et Sartre, et Umberto Eco, pour ne citer que ceux qui me passent par la tête. Gilles Marcotte affirme qu'il est bon de remettre la question sur le tapis parce

Cet éloge repose sur l'idée que nul texte littéraire acceptant réellement les risques de la liberté créatrice ne peut être enrégimenté par un discours politique ou idéologique. Chaque cas examiné a valeur de preuve. François-Xavier Garneau reste à lire parce que sa façon d'écrire lui a permis de prendre distance avec l'historiographie traditionnelle en intériorisant sa vision de l'histoire et en ouvrant l'histoire locale sur l'histoire du monde. Le « *défi, peut-être insoutenable, d'écrire une épopée sans héros* » est ce qui préserve l'œuvre de Jacques Ferron de toute récupération nationaliste. Tout roman de Réjean Ducharme court au désastre, mais il le fait de manière ambiguë, conjuguant pour le meilleur et pour le pire une dépense folle des signes les plus contemporains et un motif régressif insistant, passéiste à souhait : cette équivocité est la trace d'une résistance résolue envers toute récupération idéologique. Dans chaque œuvre qui le retient, Marcotte découvre de la sorte une contention esthétique, laquelle maintient ensemble des éléments de discours délibérément déplacés pour qu'ils soient à entendre d'une façon autre, inouïe au

Dans chaque œuvre qui le retient, Marcotte découvre de la sorte une contention esthétique, laquelle maintient ensemble des éléments de discours délibérément déplacés pour qu'ils soient à entendre d'une façon autre, inouïe au sens propre, qui à la fois les relativise et les sort des gangues de certitude où ils traînent à l'accoutumée.

dernières phrases méditatives ou dubitatives : « On peut en douter », « Faut-il comprendre que [...] ? » À cela s'ajoutent un humour de qualité — « elle [Marie de l'Incarnation] ne fait évidemment pas concurrence aux Saints Martyrs Canadiens, plus flamboyants si l'on ose dire », « Il y avait du Simenon chez Thériault. Il lui manquait un Maigret » — et des prises de distance dénégatrice, habituelles chez les lettrés, à l'égard de la recherche académique et des universi-

que nombre de discours contemporains ont une conception utilitaire du littéraire et lui assignent l'obligatoire mission de faire advenir un monde meilleur. Cette photographie de l'air du temps est plausible pour les années soixante, soixante-dix et un peu au-delà ; comme image de la conjoncture actuelle, c'est discutable (cf. *infra*). Mais l'important est moins là que dans le raisonnement qui squatte l'éloge de l'inutilité littéraire auquel le critique se livre.

sens propre, qui à la fois les relativise et les sort des gangues de certitude où ils traînent à l'accoutumée. La lecture de *Mémoire* de Jacques Brault (« Jacques Brault en 1965 ») en est l'exemple le plus réussi et constitue un modèle d'analyse sociocritique. Après avoir rappelé quelques-uns des principaux débats des années 1960, l'étude montre comment l'écriture de Brault relaie des énoncés propres à « la doxa partipriste » et reconduit « le thème chauffé à blanc de

l'Indépendance ». Mais elle s'empresse aussitôt de mettre de l'avant trois choses : un curieux souci « *musical* », qui a valeur d'exigence et en appelle au droit

à faire pour *premier* exercice (non noté) à des étudiants dont c'était la toute *première* séance de leur tout *premier* cours d'« explication de texte » en *première*

Ces étudiants savaient, pour les avoir subies, que les réformes successives de l'enseignement ont amoindri l'importance de la littérature, parce qu'elle était

... il faut pourtant prendre acte de ce que la littérature fait bel et bien quelque chose, et qui n'est pas vain du tout : maintenir la possibilité d'un espace de liberté — démocratique — où il est possible de raconter et de dire ce qui se passe autrement que dans l'ensemble des discours socialisés qui l'entourent.

de poésie ; l'opposition entre une mort du père projetée sur une longue durée intime qui jure avec la rupture violente incluse dans l'idée de « *révolution* » ; la relation complexe entre un désir d'« *infime bonheur* » et une litanie de souvenirs brisant le temps historique et s'évadant bien au-delà du territoire national. Et de conclure que tout « *cela entre difficilement dans un programme qui invite à l'action politique* », car l'écriture de Brault « *introduit dans les thèmes de l'époque des flottements, des ambiguïtés, des distances qui les livrent au travail d'ouverture de l'imagination* ». En cette guise, la littérature déjoue et transcende les limites de « *l'actualité* » (le mot est récurrent) et s'oppose à toute instrumentalisation, sauf à ne pas vraiment la lire.¹

Nonobstant ceci, il faut pourtant prendre acte de ce que la littérature fait bel et bien quelque chose, et qui n'est pas vain du tout : maintenir la possibilité d'un espace de liberté — démocratique — où il est possible de raconter et de dire ce qui se passe autrement que dans l'ensemble des discours socialisés qui l'entourent. Il y a ma foi des façons beaucoup plus inutiles d'être utile.

UNE HISTOIRE DE LYNX

Il me semble nécessaire de rapporter cette question à l'état actuel du monde social. Je me servirai pour ce faire d'une expérience pédagogique personnelle. Durant de nombreuses années, j'ai donné

année à l'université la périlleuse mission de commenter en cinq lignes ce poème de Denis Roche : *À quoi sert le lynx ? / À rien, / Comme Mozart*. J'ai toujours été surpris, et d'abord déçu, du nombre de commentaires que j'ai récoltés qui veillaient à me démontrer que, contrairement à ce que disait le pauvre poète, le lynx était un animal fondamentalement utile, ne serait-ce que pour l'équilibre de son milieu naturel. Je vis même quelquefois poindre une version esthétique de l'écologie : bien découpé sur sa roche et se détachant du ciel, le lynx est aussi beau que le *Requiem* de Mozart. Je me suis avisé un jour que cette défense du lynx ne signifiait pas que mes étudiants n'accordaient aucune importance à Mozart et ne signifiait pas non plus qu'ils ignoraient que la musique ne se consomme pas comme un slogan ou une réclame. Elle traduisait en fait une véritable panique devant une tendance hégémonique qui, de nos jours, entraîne d'innombrables discoureurs à tenir que la littérature est *inutile*. Les parents de ces étudiants leur avaient dit que choisir les études de lettres était une mauvaise idée, car la littérature est *inutile* (entendre : ne mène pas automatiquement à une profession bien rémunérée). Ils avaient appris par les journaux que le premier ministre du Canada ne lit jamais un livre de littérature ou presque, et il se devine que la moyenne n'est guère plus forte à l'Assemblée nationale du Québec ou dans les conseils municipaux d'ici et des alentours, parce que la littérature est *inutile*.

jugée par elles *inutile*. Ils avaient eu vent de ce que l'idéologie des administrations universitaires contemporaines présuppose que l'art et la littérature sont *inutiles* (entendre : non rentables, car sans connexions juteuses avec l'entreprise privée et sans « clientèle étudiante » suffisante pour obtenir de gros budgets de l'État), quand bien même un hypocrite discours d'apparat susurre le contraire. Je comprends que, face à cette pression, des étudiants de première année aient trouvé bon et moins risqué de défendre l'utilité du lynx. Mais qui voudra s'opposer à cette vague de discréditation du littéraire, et j'en suis, ne pourra pas se contenter de clamer que c'est bien plus beau quand c'est inutile. Il aura aussi besoin de réponses positives et fortes à cette question complexe : « *À quoi sert la littérature ?* »²

1. Il n'échappera à personne que les propres convictions politiques et religieuses de Gilles Marcotte affleurent ici et là. Des lecteurs de courte vue diront peut-être que ce sont surtout des écrivains touchés par le marxisme et le souverainisme qui font principalement les frais d'une démonstration qui, somme toute, suggère aussi que ce qu'ils écrivaient en littérature contrevenaient aux principes qu'ils avaient adoptés philosophiquement ou politiquement. Il faut contre cette réduction d'angle souligner que la méthode adoptée dans ces « exercices de lecture » est transposable à n'importe quel texte, quels que soient leurs branchements discursifs et idéologiques.

2. Je signale la très bonne synthèse, accessible sur le net, faite sur cette question par Pierre Jourde. Voir : [bibliobs.nouvelobs.com/blog/pierrejourde/20090311/1181/a-quoi-sert-la-litterature]